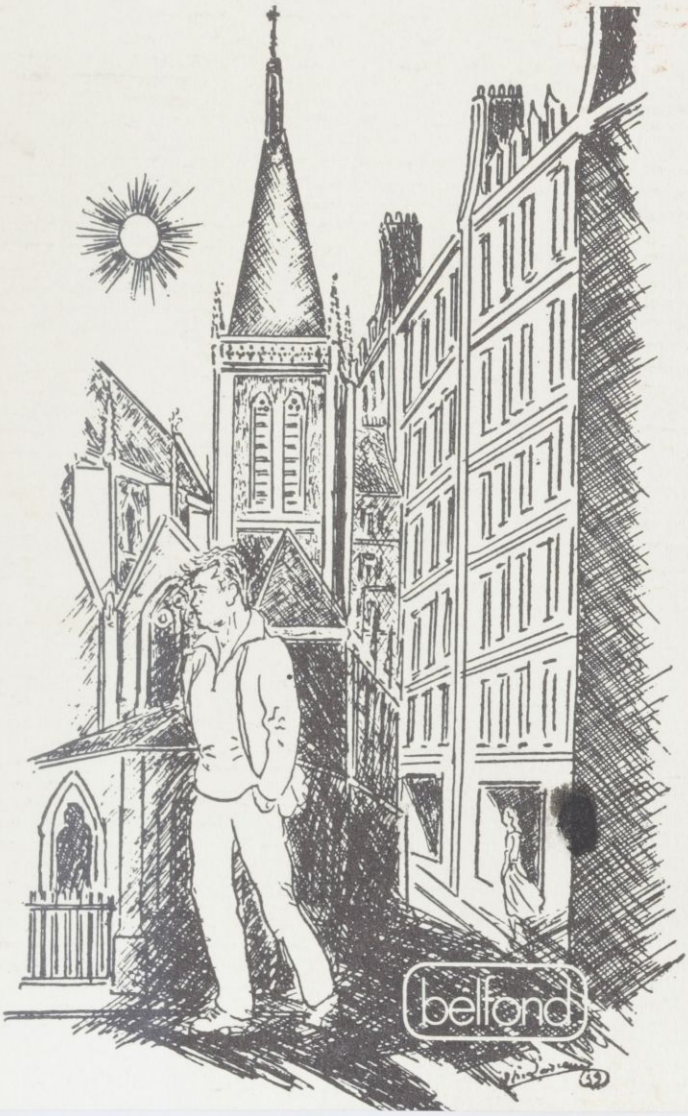
Marcel Béalu

LE CHAPEAU MAGIQUE

PORTE OUVERTE SUR LA RUE



belfond

70
41-42

PORTE OUVERTE SUR LA RUE

Du même auteur

Chez le même éditeur

Le chapeau magique (Essai d'autobiographie) :
1. Enfance et apprentissage.
2. Porte ouverte sur la rue.
3. Présent définitif (à paraître).

L'araignée d'eau (contes).
Passage de la bête (roman).
La grande marée (roman).
La poudre des songes (roman).

Chez d'autres éditeurs

Poèmes 1 (1936-1960) Le Pont traversé.
Poèmes 2 (1960-1980) Le Pont traversé (à paraître).

Mémoires de l'ombre, Gallimard. Repris par Losfeld et Marabout.
L'expérience de la nuit, Gallimard.
Journal d'un mort, Gallimard. Repris par Phébus, avec une préface de G.A. Goldschmidt.
L'aventure impersonnelle, Losfeld. Repris par Marabout.
Contes du demi-sommeil (commentaire d'Antonin Artaud), Phébus.

THÉATRE

La femme en cage, divertissement, Rougerie.
La dernière scène, un acte, Rougerie.
L'homme abîmé, trois actes, Rougerie.

ESSAIS

Dernier visage de Max Jacob, suivi de 212 lettres de Max Jacob à M.B., Vitte.
Le bien rêver, Robert Morel.
Anthologie de la poésie française depuis le surréalisme, Ed. de Beaune.
Anthologie de la poésie féminine française de 1900 à nos jours, Stock.
La poésie érotique française, Seghers.

Marcel Béalu et René-Guy Cadou, *Correspondance 1940-1951,* Rougerie.
Marcel Béalu par J.J. Khim, choix de poèmes. Coll. « Poètes d'Aujourd'hui », Seghers.

92

Marcel Béalu

LE CHAPEAU MAGIQUE

PORTE OUVERTE SUR LA RUE

PIERRE BELFOND
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

8°Zn 27
92993
(3)
121

DL-19-06-1981-18342

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse en citant ce livre
Editions Pierre Belfond
216, boulevard Saint-Germain
75007 Paris

I S B N 2.7144.1395.1

© Belfond 1981

Chaque homme est le point unique, particulier, toujours important, sur lequel la vie de l'univers se condense d'une façon spéciale, qui ne se répète jamais.

Hermann Hesse

Il s'agit de bien faire quelque chose qui vaille d'être fait. Un bon et beau chapeau par exemple. Or, l'œuvre d'art en étant simplement cela est aussi par là même un chapeau magique qui va à toutes les têtes et à chacune selon sa capacité, et donne à ceux qui le mettent force et valeur.

Raymond Queneau

Belles lettres

Une grande partie de ma vie s'est écoulée dans des boutiques. Déjà, petit enfant, j'entendais mon père dire : « Ta mère est en bas, au magasin... » ou : « Prends l'argent dans la caisse pour aller chercher le pain... » Nous habitions au-dessus. Ce système permettait une communication rapide de la vie privée à la vie publique, du monde intérieur au monde extérieur. Je le crains en voie de disparition dans un temps où fantaisie et ambiguïté restent suspectes.

Une boutique est un lieu privilégié. Les gens les plus divers entrent et sortent. Quels que soient ses dimensions, son installation, l'endroit où elle se trouve, une particularité lui est commune : la porte ouverte sur la rue. C'est aussi un lieu étrange et qui contient, pour celui présidant à ses destinées, une apparente contradiction. Porte ouverte, il est prisonnier ; porte fermée, il est libre. Le contraire d'une prison, en somme. Le parti à tirer d'une telle situation ne m'apparut que très tard, quand je résolus, dedans comme dehors, de faire ce qui me plaisait. Que voit-on aujourd'hui ? Sous la dénomination d'ouvriers spécialisés, de cadres supérieurs ou de P-DG ? — Des troupeaux d'esclaves. Esclaves de l'argent convoité ou possédé, esclaves des « moyens de communication », esclaves surtout des goûts et des opinions qu'imposent la presse et l'air du temps — télé, radio, spectacles. La

vieille maxime *Ni dieu ni maître !* n'a plus beaucoup d'adeptes. Elle avait du bon et ce retour en arrière me prouve qu'en définitive elle est celle qu'au cours de ma vie j'ai le plus fidèlement suivie. Sur un plan mental, dois-je ajouter. *En pratique* elle ne veut rien dire. Au vrai, et on le constatera dans ces pages, je me suis reconnu quelques maîtres et il se peut que je sois encore, comme tout homme qui ne cesse de renaître, à la recherche d'un dieu.

Je ne prétends pas me donner en exemple, la vocation d'apôtre n'est pas mon fort. Au surplus, qui prêche l'individualisme devra toujours préciser : A vos risques et périls. L'indépendance implique d'immenses renoncements et des efforts tenaces. Il est beaucoup plus confortable d'entrer dans le circuit du conformisme. Diplômes et rétributions de l'Etat assurent une vie tranquille que j'ai souvent enviée.

A la fin des années trente, j'étais encore marchand de chapeaux, mais l'appartement au-dessus de la chapellerie, à Montargis, était rempli des livres qui, pour moi, représentaient la liberté. Vases communicants : Du jour où je parviendrais à vivre entièrement parmi les livres j'acquerrais la liberté. La solution — le compromis — consistait à remplacer les chapeaux par des livres. Pourtant je n'envisageais encore nullement de devenir libraire. Mais de plus en plus je me sentais attiré, hanté, appelé par la Poésie, mot que je n'écrivais jamais sans majuscule. Elle seule m'apparaissait comme une porte ouverte sur le monde.

Les quelques plaquettes maladroites dont j'ai raconté la naissance ainsi que *Les yeux ouverts*, recueil d'articles pacifistes préfacé par Félicien Challaye, contribuèrent peu à mon entrée dans la vie littéraire et il n'est pas inexact de considérer *Mémoires de l'ombre*, chez Gallimard en 1944, comme mon premier livre. Cependant

avant ma rencontre avec Max Jacob avait paru *Ecrit dans la ville,* aux éditions du Sagittaire, puis aux « Feuillets de Sagesse », quelques poèmes parmi ceux que désormais je ne renierais plus : *Tumulte des amarres.* Enfin en 1939, aux « Feuillets de l'îlot » fondés à Rodez par Jean Digot, *Pouce !* avec un avant-propos du poète de Saint-Benoît.

Ces minces feuillets imprimés à quelques exemplaires ont disparu, sauf dans la bibliothèque de rares collectionneurs. L'avant-propos reflète un temps de gentillesse entre confrères, temps où les aînés étaient naturellement les parrains des jeunes et où ceux-ci montraient moins de hâte à les enterrer. Temps déjà mort auquel je n'appartiendrais pas, davantage attiré par le surréalisme dont j'ignorais les exclusives et le sectarisme.

Il revient de l'enfer et qu'en rapporte-t-il ? Trente ans, point de boue, un sourire cruel, une vraie bonté, et l'implacable du Beau. Il a lu tous les livres et deviné les autres. Revient-il d'un séjour dans le Paradis des Livres avec cette infernale amertume ? De quoi est-il insatisfait ? de la beauté des villes, de celle des femmes, de celle des livres ? Il n'est pas satisfait d'avoir tous les dons du poète moderne.

Ouf ! Cette envolée lyrique un peu chargée de majuscules (n'oublions pas que Max était breton comme Saint-Pol Roux) aboutissait à un post-scriptum de quelques lignes plus important que tout le texte : *Les dons du poète moderne. J'entends par là : la complexité dans la forme du vers, la prééminence de l'harmonie intérieure sur le sens, la rapidité dans l'association des images, des idées ou des mots, les surprises volontaires ou non, l'air de rêve ou le rêve lui-même, les rythmes invisibles.*

En cours de route, un petit chapitre imprévu sur la Sologne : ... *La Sologne est un pays sombre, il n'y passe guère, devant les bruyères et les étangs, de chasseurs. La Sologne est égratignée çà et là par la charrue et la charrue n'a pas atteint son cœur. Marcel Béalu, comme elle, n'a pas été atteint par la charrue des livres : quel compli-*

ment je lui fais là ! Il est resté, comme la Sologne, cru, sombre, sauvage... Chante, Marcel, chante la Sologne à en mourir !

Cette préface me mit le baume au cœur. A cette époque mes poèmes ne valaient pas tant d'éloges. Son but était de me donner confiance. Mais je m'étonnai un peu que l'auteur du *Cornet à dés* voulût à tout prix que je chante la Sologne et l'âme du sol natal dont il n'y avait aucune trace dans les poèmes — plutôt villonesques — de *Pouce !* Il est vrai que nous nous connaissions peu alors. Il changerait d'avis quelque temps après.

Je lui avais demandé de me conseiller pour le choix d'un titre. Il m'en adressa une dizaine que je rejetai. « *Pouce !* » *me semble bon,* m'écrivit-il. *Mais ce n'est pas la peine de me faire chercher des titres puisque tu ne t'en sers pas. D'ailleurs... ça m'est égal... je regrette* « *Privé de désert* ». Là, je crois qu'il avait raison. Chaque jour, je devais me battre pour obtenir les minutes de solitude me permettant d'écrire.

Un an plus tôt j'avais envoyé à Théophile Briant, à Paramé, pour le concours de poésie annuel que patronnait *Le Goéland,* une suite de proses : *La rivière.* Mais ce n'étaient pas des vers ! Théo Briant publia néanmoins ce texte hors concours sous forme d'une plaquette à couverture verte réalisée par l'imprimeur local. Il différait sensiblement de mes écrits journalistiques et portait la marque de ceux à venir.

Théophile Briant avait tenu une galerie d'art à Paris, rue de Berri, et s'était retiré près de Saint-Malo, dans une « sorte de phare battu par la tempête », en réalité vieille tour remise à neuf et transformée en habitation bourgeoise baptisée « La Tour du Vent ». *Le Goéland* « Journal littéraire semi-mensuel de la Côte d'Emeraude » était largement ouvert aux jeunes poètes. La poésie y étant considérée comme « l'élan le plus haut de l'être, la libération de l'individu », etc. Céline écrira : « les poètes ont retrouvé leur duc, Briant-le-Prodigieux. » Saint-Pol Roux le Magnifique était choyé dans cette chapelle,

autant que Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly et Max Jacob. On y trouvait aussi régulièrement une chronique sur les astres rédigée par le plus grand astrologue de l'époque, Conrad Moricand, étrange personnage, peintre (et surtout aventurier, sous le nom de Claude Valence). Il deviendra le *Diable en paradis* de Henry Miller. J'eus quelques rapports avec lui à son retour d'Amérique. Il vint me proposer la vente de ses dessins pornographiques. Je crois qu'il mourut dans la plus grande pauvreté.

L'éditorial du *Goéland*, signé Jean-Marie de Saint-Ideuc, pseudonyme de Théo, était parfois longuement consacré à l'éloge des ouvrages de... Théo lui-même. Petite astuce de littérateur bien innocente.

Je reviens à ma *Rivière*. Si l'on pouvait sans ridicule parler de « carrière poétique », ce texte, plus près de Maurice de Guérin que des romantiques allemands, en marqua pour moi le début. Courtes proses, plus exactement strophes d'une demi-page dont l'ensemble constitue un seul poème au thème unique. *La rivière* était inspiré par le Loing que je parcourais presque chaque jour, dans ses méandres les plus mystérieux, assis ou debout dans un canoë canadien, sans doute à la recherche de ce désert dont j'étais privé.

... Au milieu de ton domaine de joncs et de roseaux j'ai vagué de jours en jours prisonnier de ton éternel glissement, consentant à tes nuages et dépouillé du dénuement de vivre.

Je ne m'éloignais pas de la recherche du plus précieux des talismans. Les saisons m'ont apporté la pulpe croulante de tes corbeilles et les urnes vides de ton recueillement, le pur rire de tes nymphéas et la larme démesurée de tes pleurotes visqueuses...

Pourquoi, me dit-on souvent, aimant les promenades sur l'eau, les excursions au bord des étangs, les randon-

nées dans la forêt, adorant le soleil, les arbres, la natation, la vie au grand air, pourquoi avez-vous intitulé votre livre *Mémoires de l'ombre* ?

Il est vrai que ma passion pour les jeux au grand air — nullement compétitifs ! — dépassait ce qu'on imagine. Hé quoi ! Ce fut vraiment moi ce type agité, maniant la raquette, sautant à la corde, tapant du pied dans un ballon, l'envoyant en chandelle dans le ciel, galopant dans les prairies ou sur les plages, faisant dès Pâques trempette à la mer ou à la rivière, ou rissolant au soleil de son lever à son coucher ? Combien j'ai pu aimer le jeu, les jeux ! Du petit foot des bistrots de la quinzième année au billard sérieux des grands, à tapis vert, à craie bleue, à longues queues ; du ping-pong au tennis, de la bicyclette à la moto. Aucune idée là-dedans de « sport », encore moins d'exhibition. C'était sans plus se donner de l'exercice. Avec quelle ardeur pourtant j'y allais, par quelle ivresse porté, emporté, comme si cette dépense d'énergie qui fit de moi un homme sain eût été le couronnement de l'existence !

Dès que je pus m'acheter un canoë, il devint ma passion. Je me revois seul dans cet esquif, glissant en plein hiver, de Gien à Orléans sur la Loire en crue, avec un énorme soleil rouge au-dessus des flots limoneux. On n'oublie pas ce genre d'impressions.

Si tout ce que j'écris, et pas seulement les titres de mes livres, reflète une approche de l'ombre, on pense bien qu'il s'agit de la nuit que rien en nous n'éclaire et surtout pas l'éclat des printemps ni la chaleur des étés. *Une nuit de grand soleil,* ai-je écrit quelque part. Et j'ai souvent cité la parole de Raymond Lulle : « Sans l'ombre on ne verrait pas la lumière. » Monsieur de La Palice n'aurait pas dit mieux.

Ne l'oublions pas cependant : les années qui suivirent la publication de *La rivière* furent plongées dans des ténèbres plus à l'image du fleuve boueux sous le soleil san-

glant que d'une journée bleue de juillet. Entre 1938 et 1941 beaucoup de choses advinrent.

Comme nombre de Français d'alors je ne croyais pas au retour d'une guerre, profondément marqué (*traumatisé* dirait-on aujourd'hui) par la précédente, la « Grande » — comme si une guerre pouvait être grande ! — celle des « poilus », de « La Madelon », de Pétain, de Poincaré, « L'homme qui riait dans les cimetières », cette sinistre bouffonnerie dont j'avais été le témoin de six à onze ans. Ma mobilisation en 1939 comme soldat de deuxième classe, service auxiliaire, fut pour moi un cauchemar. Dix ans plus tôt j'avais accompli sans entrain mon service militaire. Ce rappel, cette plongée dans un milieu détesté, je le marquai d'un caillou blanc ; les quelques poèmes rassemblés sous le titre *La mort au bois dormant*.

Nous sommes les guerriers
De mil neuf cent trente-neuf
. . . . . .
Triste troupeau muet
Que la mort a traqué
Hors de tous ses abris
Sous clefs nous avons mis
Nos rages et nos cris
Et vers d'obscurs combats
Nous partons le front bas...

Je n'étais pas seul à penser ainsi. Une autre page du même recueil exprime notre pessimisme devant l'horreur des jours à venir :

Un crépuscule de suie et de poussière nous avait chassés loin des chambres de l'amour. Nous emportions comme un secret d'espion dans l'intime chair de nos capotes la page blanche du poème, maculée déjà par les doigts gras des casernes.

Les grouillements de la forêt vierge envahissaient la ville aveugle. Des anges de flamme aux ailes blanches remorquaient jusqu'au bout des larmes les trains de toutes les gares, locomotives affolées traversant des villes qui n'avaient plus de nom, wagons pleins de régiments ivres que Minuit transformerait en cadavres décapités par le sommeil.

Sous l'unique étoile perçant la croûte des nuages nous attendaient des aubes sales où nous écoutions grandir, comme à travers de longs couloirs, nos pas collés à la boue de la nuit. Un clairon maladroit grinçait sous les huées. Nos souvenirs saignaient sur l'étal.

L'enfant d'autrefois ! L'enfant abandonné seul avec ce dur compagnon qu'il ne connaissait pas : botté, sanglé, barbu, se disant son père. L'enfant grignotant sur la marche de pierre le biscuit de soldat retiré des musettes !... Le casque trop grand pour lui était maintenant à notre taille et le fusil que ses mains soulevaient à peine nous le portions comme la douleur d'une ancienne blessure.

Enveloppés dans le gros drap de leur tristesse, le boulanger, le cordonnier et le tailleur de pierre, côte à côte étaient couchés, ronflant, et rêvant, innocents comme Joseph et plus nus que Jésus. Elle avait rangé soigneusement les outils, leur Marie aux mains de tendresse. Poète un peu honteux de l'être, tu repliais tes ailes et t'endormais comme eux tes frères.

Pour aller au plus noir de la nuit, il n'y avait pas de mots de passe. Les cailloux du Petit Poucet étaient devenus des pierres bleues qui brillaient à travers la grande peur de la forêt jusqu'au château de la Mort au bois dormant.

Au printemps de 1940, Max-Pol Fouchet publia dans sa revue *Fontaine* ma réponse à son enquête sur la poésie

et la guerre : « Peut-on espérer et faut-il souhaiter que naisse une poésie de guerre ? Sous quelle forme ? Les poètes ont-ils des devoirs (et, partant, des droits) vis-à-vis de cette guerre ? »

Ma signature avait été ainsi agrémentée « Soldat Marcel Béalu », et quelques lignes censurées. Je les rétablis ici en italique. Sous le boisseau, déjà, la vérité !

« Expression personnelle d'une émotion personnelle, la poésie ne peut se nourrir d'un sentiment collectif que s'il passe à travers le crible d'un cœur assez pur pour le transformer, en faire ce terreau d'innocence hors duquel ne peut éclore la fleur unique du poème.

La guerre qui ne peut tuer tous les poètes ne peut supprimer la poésie. *Que ce soit sous l'éclatement du feu, parmi l'interminable guet de l'horreur ou dans la crasse des cantonnements en fumant le tabac de l'ennui, la Poésie continue son battement égal à celui de la vie.*

Il y a donc une poésie « de guerre » parce que l'humanité endure et souffre la guerre et que le poète, cet appareil enregistreur ultra-sensible de *l'humain,* s'il échappe au destin de tous auquel il est cependant lié, ne peut échapper à son destin particulier, *supplémentaire,* qui est de dire, de révéler.

Ce sont les poètes de notre époque qui révéleront aux hommes de demain les résonances profondes, sur les parois de l'âme et du cœur, du drame nouveau que nous vivons. C'est la poésie de guerre qui inscrira, non pas dans les livres d'histoire, mais sur la conscience neuve et fraternelle des poètes futurs, l'héroïsme intérieur, les secrètes souffrances *ou la silencieuse révolte* des hommes d'aujourd'hui.

On ne peut parler de poésie sans que les mots acquièrent un sens multiple qui les rend lourds des mille vérités de chaque être vivant. C'est au lecteur de trouver dans une enquête de cette sorte son propre enseignement, comme c'est au lecteur de découvrir dans le poème sa propre révélation.

Le poète, lui, n'a que la parole.

Il ne l'avait déjà plus !... Aujourd'hui ma réponse à cette sorte d'enquête serait certainement plus brève... et ne paraîtrait pas. J'abrégerai ce temps-là. Hors ce texte de *Fontaine*, suite logique à mes années de militant pacifiste, depuis je me suis toujours efforcé de ne rien laisser transparaître des événements extérieurs dans mes écrits, même quand ils empiéteraient sur ma vie personnelle. Ce n'est pas désintérêt, mais refus d'ânonner ce que tout le monde sait, refus de participer comme un perroquet à l'histoire. Celle-ci, révélée, consignée, enregistrée par mille témoignages souvent contradictoires, reste et sera toujours le panégyrique de la force. La victoire ne condamne pas la guerre, mais le vaincu. Les meilleures causes si elles ne sont pas soutenues par les machines à tuer les plus puissantes sont destinées à périr et j'ai vu, nous voyons chaque jour, la torture répondre à la torture, la violence à la violence. Cycle infernal : le désespoir engendre le crime qui engendre le désespoir, la vengeance engendre la vengeance, etc.

Efforçons-nous de rester utopistes dans ce domaine, l'utopie se révélant souvent la vérité de demain. Il n'y aura plus de guerres quand un gouvernement planétaire élu par toutes les nations sera assez puissant pour imposer sa police et maintenir l'ordre. En attendant, il faut être naïf pour ne pas se rendre compte que les crimes les plus monstrueux sont toujours commis au nom de la Justice et de la Liberté.

Mobilisé à Angers au cours de la « drôle de guerre », ma plus grande occupation, pour remplir le temps, fut de relever dans le fichier du centre mobilisateur où j'étais affecté les noms les plus cocasses, en souvenir certainement de Cosne et de mon ami Coqblin dont c'était le passe-temps favori : Oiseau Gabriel — Bidet Célestin — Petit Salé — Cocando Ernest — Abaffour Cyprien —

Grenouilleau — Mollard Aimé — Plaisant — Coculet Jean — Chicoineau — Heurtebise — Tournebise — Chiron de la Casinière — Caporal Cigogne — Mathurin Aufrédou — Célestin Bricot — Ragot Chéri — Onésime Lafuite — Lemarié Constant — Dieu Zénobé.

Peu après je demandai et obtins mon affectation à Montargis. Là je pourrais coucher chez moi tous les soirs. C'est alors que j'eus la chance d'être dénoncé, par des voisins jaloux, comme « anarchiste dangereux à surveiller », au surplus marié avec une Allemande ! J'écris que ce fut une chance car la compagnie de radiotélégraphistes où j'avais été nommé fut dirigée peu après vers la ligne Maginot. Il en revint peu des premiers combats.

On m'avait précautionneusement expédié loin de ces massacres, vers Saint-Jean-d'Angély. Dans ce camp d'aviation, je me découvris pour compagnons un tas de bougres sympathiques, anarchistes (pas plus que moi), communistes ou repris de justice, la plupart faux durs au cœur tendre et sur lesquels j'aurais beaucoup à raconter s'il me prenait un jour le goût de dépeindre dans ses détails cette odyssée burlesque.

Illico bombardé secrétaire du capitaine, étant le seul à savoir me servir d'une machine à écrire, je coulai là des jours paisibles jusqu'à ce que les Allemands envahissent la France.

— Ils l'ont dans l'os ! jubilait mon chef devant la carte où chaque jour il déplaçait de petits drapeaux, croyant à une stratégie d'encerclement de la part de notre état-major.

Quand il fut avéré que l'avance ennemie n'était pas un bobard et que c'est nous qui l'avions dans l'os, nous fûmes entassés en pleine nuit, dans des bennes mal bâchées, jusqu'à Bordeaux où nous apprîmes, au petit matin, la nouvelle.

— C'est fini, les gars, l'armistice est signé ! nous criaient les civils en soulevant notre toiture mouvante pour nous distribuer les journaux.

Nous n'osions encore le croire. Ceux qui se disposaient

déjà à enjamber le bord du camion pour aller rejoindre leur famille s'entendirent rétorquer par le capitaine :

— Les seuls ordres sont ceux que je vous donne.

Et un commandant, la main sur son pistolet :

— J'ai encore là un petit joujou qui vous fera obéir.

Nous continuâmes à rouler sous la pluie pour arriver trempés à *La Teste* où l'on nous parqua sous la halle avant de nous envoyer installer notre cantonnement dans une scierie. Quelques jours après, en quête aussi d'un asile, des motocyclistes en vert-de-gris, parlant fort avec des accents gutturaux, pénétrèrent par l'entrée de devant tandis que nous filions par celle de derrière. Transférés en catimini dans de superbes cars ultra-modernes, nous traversâmes quelques villages et fûmes rattrapés une nouvelle fois en cours de route par l'envahisseur qui confisqua nos magnifiques véhicules et nous abandonna dans la nature, non sans force tapes sur l'épaule.

— Pour vous, guerre finie...

Tu parles ! Mais je comprenais qu'ils nous envient. Les ordres variaient et restaient imprécis. Après avoir stationné plusieurs heures au bord de la Garonne, limite des territoires occupés, nous nous rendîmes à pied jusqu'à Saint-Macaire, tandis qu'un camion réquisitionné transportait nos valises vers Cadillac. A peine commencions-nous à ronfler, étendus sur la paille, au cinéma L'Apollo, qu'on nous réveillait en sursaut pour être à nouveau, au milieu de la nuit, chargés dans des bennes jusqu'à Eymet où nous arrivions transis, ratatinés dans nos capotes, le lendemain matin. L'armistice avait été effectivement signé et nous avions le bonheur de n'être pas prisonniers.

Le capitaine, embarrassé de ses troupes, nous dispersa dans les fermes environnantes. Du cantonnement où j'échouai, il fallait, et c'était la plus grande occupation de la journée, faire trois kilomètres pour aller à la soupe. Au milieu de ces déplacements et de ce désordre, je vivais dans une exaltation extrême due sans doute à la joie de retrouver bientôt la liberté. J'ai raconté dans *Le bien-*

rêver (Morel, 1968) mon état d'esprit d'alors et certain orage pour moi mémorable :

Le soir de ce jour, notre compagnie s'installa dans une étable, un peu à l'écart du pays. Quelques gars, dont j'étais, pour fuir le chahut des ivrognes, avaient confectionné, au bord d'un champ dominant une vallée, des abris individuels à l'aide de quelques planchettes calfeutrées avec de vieilles couvertures. Sous ce précaire refuge, au milieu de la nuit, tandis que j'étais roulé dans mon sac de couchage, une pluie violente s'abattit, nous contraignant à nous lever. Et ce fut alors, après cette incroyable randonnée où l'angoisse avait fait place à la joie, que je vis s'avancer à travers le vallonnement des collines le plus formidable orage qu'il me fut jamais donné de contempler. Mes voisins depuis longtemps, depuis les premières gouttes, avaient décampé, courant se mettre à l'abri sous le toit du fermier. Les beuglements des hommes ivres s'étaient tus. Je restais seul, dans l'obscurité zébrée de lumières, l'eau du ciel ruisselant sur mon visage, et regardant approcher cet enfer volant. Caravelles de feu, les nuages accouraient vers moi comme poussés par les éclairs qui déchiraient l'horizon. De la voûte céleste tombait une odeur de soufre, et le tonnerre, la grande voix du tonnerre roulait, s'amplifiait jusqu'à devenir insoutenable.

Je le répète, après la tension de la journée, le saugrenu de la situation, cet orage exagéré, *c'est bien le mot, ce déchaînement de forces naturelles, c'est-à-dire totalement étrangères aux circonstances dramatiques de notre dépaysement, me semblaient comme un rêve, et c'est comme en rêve qu'une voix en moi répétait :* Tout est possible, *tandis que s'implantait dans mon esprit la certitude :* tout est possible.

Je voudrais que nul ne se méprît sur le sens que je donnai à ces trois mots, tels qu'ils étincelaient dans mon esprit, fulgurant sur le tableau noir du ciel en ces jours calamiteux. Ce n'était pas le tout est possible *de l'enfant découvrant que Dieu n'existe pas. Ce n'était pas un cri de révolte, mais un immense cri d'approbation à la condi-*

tion humaine et à son mystère. C'était, au milieu de l'écroulement du passé, le TOUT EST VRAI de la création. Cri de reconnaissance, cri de ferveur et d'acceptation. Jusqu'ici j'avais toujours dit NON. A partir de cette nuit d'Eymet, un immense OUI s'épanouit en moi.

Nous allions rester là plus d'un mois, loin de tout. Selon la rumeur, on nous gardait en réserve pour nous envoyer en Angleterre ou nous embarquer vers l'Afrique du Nord. Mes compagnons, dans l'ensemble discutailleurs et buveurs de vin, devenaient de plus en plus hargneux contre les « responsables », terme vague englobant les rancœurs. Si la guerre était finie, pourquoi nous gardait-on ? Ma vie d'Indien dans mon gourbi, qui prenait l'eau et que je devais rafistoler chaque soir, et l'absence à peu près complète de discipline ne me déplaisaient pas. Mais comme les autres je rongeais mon frein (!) usant mon temps en baignades dans le Dropt, une rivière proche, ou étendu au soleil à observer les hannetons qui grésillaient dans l'herbe après être sortis de terre et soudain s'élevaient droit dans le ciel.

Plus de courrier, plus de journaux, plus de tabac, la popote de plus en plus maigre et interdiction de s'approvisionner dans les épiceries. Le capitaine vint un jour manger la soupe avec nous. Pierron, l'une des têtes dures qui m'entouraient, dit avec l'assentiment de tous :

— Y va s' filer un vomitif avant d'aller s' taper la cloche à son restaurant.

Fin juillet, le courrier adressé à Saint-Jean-d'Angély nous parvint enfin. Six mille lettres arrivèrent au cantonnement ! J'en avais une dizaine de Marguerite, revenue à Montargis après huit jours d'exode jusqu'à Cahors. Les visages se détendirent mais quand le soir, à la soupe, le colonel fit cette réflexion aux soldats cassant des caisses de bois : « Si vous étiez propriétaires de ces caisses, vous ne seriez pas contents ? » j'eus envie de

répondre que j'étais seulement propriétaire de ma personne et qu'on en disposait depuis un an contre mon gré.

Cette attente désœuvrée devenait pour tous intolérable. Le 1er août nous eûmes droit à une sorte de sermon du capitaine pour nous inciter au calme. Lui qui, deux mois plus tôt, était déchaîné contre les « boches », se révélait soudain âpre défenseur du gouvernement de collaboration.

— C'est aux hommes libres et de bonne foi que je m'adresse...

Ouais ! En haut lieu, les ordres contredisaient chaque jour ceux de la veille. La démobilisation semblant enfin se préparer, nous fûmes rassemblés pour être emmenés vers Bergerac le 9 août. A l'appel de la compagnie, il y eut un manquant. On le retrouva noyé, *raide comme une planche,* dirent ceux qui le ramenèrent.

Nous nous arrêtâmes en pleine campagne, dans un petit château nommé « La Planque », à six kilomètres de Bergerac. Toutes les chambres étant déjà occupées, nous dûmes coucher à même le sol dans un couloir. Que faisions-nous là ? Qu'attendions-nous pour nous enfuir ? Je comprenais que perdre le sens de la vie pouvait conduire au suicide. Je finis par m'endormir, la mort dans l'âme (comme le noyé).

J'appris le lendemain que nous ne partirions pas avant quinze jours, mais qu'il était possible d'être libérés plus tôt pour aider à la moisson. Il suffisait d'obtenir un certificat d'hébergement d'un paysan. Ma résolution fut vite prise. L'après-midi, nous allâmes, à deux ou trois, de ferme en ferme, et une brave femme consentit enfin à nous signer le papier convoité.

— Hier, j'en ai signé 43 ! nous dit-elle.

La moisson ne manquerait pas de bras cette année-là ! Mais il nous fallait encore passer l'après-midi à la mairie pour légaliser la signature. Vive la France ! En pleine pagaille, l'engrenage civil ne se relâchait pas. Simplement il changeait de mains, comme après chaque révolution. Le dimanche matin je lavais mon treillis bleu marine et

ma chemise, ce vêtement mi-civil me donnait, avec le large ceinturon de cuir, l'air d'un collégien en ribote. Un sergent de Nemours me prêta 200 francs qui, avec le pécule de « fin de service », me permettraient de prendre le train, si train il y avait encore.

Et le lundi, au petit jour, à pied, je m'élançai sur la route avec ma valise. O splendeur des campagnes désertes quand les coqs chantent dans les fermes et que les chiens aboient ! Mon cœur bondissait de joie et d'impatience. Une charrette attelée d'un cheval me recueillit jusqu'à Bergerac et j'eus la chance de passer l'un des premiers au centre de démobilisation. Ma feuille en poche, je pris d'assaut l'autocar archibondé, pour Bordeaux. A Castellon, ligne de démarcation, la chance devait me soutenir. Je passai inaperçu au contrôle, ce qui m'évita de perdre quatre heures à la Kommandantur pour expliquer que la fauche des blés réclamait aussi des bras dans le Loiret. A Bordeaux, quelques heures plus tard, un train de réfugiés me chargea jusqu'à Saint-Pierre-des-Corps, d'où un convoi de démobilisés belges m'emmenait à Orléans. Je n'osais encore me croire libre. Il n'y avait plus de train avant le lendemain matin. Je pris la route et une camionnette me conduisit à Châteauneuf. Après quelques kilomètres je rencontrai un serrurier de Montargis qui récupérait la ferraille dans les voitures de l'exode abandonnées le long de la route. Je lui donnai un coup de main et il me chargea dans son camion qui m'amena, avec une désespérante lenteur et de longs et fréquents arrêts, jusqu'à la rue Dorée où j'arrivai avec la nuit. Marguerite ne m'attendait pas mais fut contente de me voir. Cette nuit-là ressembla beaucoup à nos nuits d'autrefois, hôtel des Deux-Hémisphères.

Revenons à la « littérature ». Je retrouve une lettre de Louis de Gonzague Frick — de son vrai nom Louis Frick plus simplement — datant de 1936. Il me remerciait de mon recueil *Les yeux ouverts : Je lève ma cape et vous*

prie de croire à l'excellence de mes sentiments, terminait-il, ajoutant : « *Mes hommages à Madame Béalu, l'illécébrante caïssienne...* Dans une autre lettre il m'annonçait sa collaboration à *un hebdomadaire des Belles-Lettres et des Beaux-Arts où il serait en mesure de me collander dignement.* Collander ! Je me demande dans quels dictionnaires il puisait son vocabulaire ! *Cher et affable confrère en Apollo...* m'écrivait-il encore.

Avec quelques amis, Marius Richard, Jean Gacon, Roger Lannes et Jean Le Louet, il avait fondé en 1935 l'Ecole du Lunain. On lisait dans le manifeste :

Lunain, vos six lettres ne forment-elles pas un son clair et frais.

L'on songe à votre nymphe et l'on voit briller ce vocable : Lunane !

Les poètes ne l'invoquent pas en vain. Elle leur apparaît sur les ondes entre deux nénuphars blancs. Elle écoute leurs chants ; lance à son tour de subtiles suavités, puis disparaît. Etc.

Un bulletin périodique parut, intitulé *Le Lunain,* que cet attardé du symbolisme m'adressait fidèlement. En avril 1941, vers la fin d'un après-midi, comme il me restait une heure inemployée, je me rendis à son domicile où il m'avait convié, 1, rue du Lunain. Voir de mes yeux le poète qui chaque matin allait sonner chez Guillaume Apollinaire pour lui porter une pomme m'excitait un peu. Sa femme, qu'il dénomme « la Phalérinienne », vient ouvrir :

— Louis, il y a quelqu'un qui vient te voir !

J'entends à travers la cloison :

— Qui donc ? M. Béalu sans doute.

Voix onctueuse pleine de préciosité. Est-ce pour moi qu'il a revêtu ce pantalon rayé au pli impeccable, ce col cassé, ce veston noir ? Je me sens dans mes gros sabots devant cet homme élégant.

— Attention, ne dites pas « zone libre », dite « zone non occupée »... Je suis un puriste, vous savez.

Sous son parler intarissable, je devine vite l'anxiété de savoir ce que les jeunes pensent de lui. Je lui montre le dernier venu de mes poèmes en prose, *Le passeur*. Il me le lit à haute voix, très bien, trop bien, avec un lyrisme un peu théâtral. Ensuite il me récite quelques échantillons de sa dernière production. Un poème *contre* Valéry, un autre *contre* Maurras. « Je suis un satyrique... » me dira-t-il en guise d'excuse. A propos de Marguerite, il me parle de la femme de Mallarmé, qui était aussi rhénane. Il me promet de venir à Montargis dès que sa santé le lui permettra. Comme je m'apprête à partir et tire mon béret de ma poche :

— J'ai un reproche à vous faire. Pourquoi sortez-vous sans chapeau... C'est très important le chapeau, ah oui ! Le chapeau dans la poésie, très important ! Le béret basque, c'est d'un commun !

Il s'appelait Louis Frick, mais avait décidé d'ajouter entre ces deux noms trop prosaïques *de Gonzague*, comme il ajoutait un monocle à sa figure. Max Jacob le nommait *Louis Roi de France Frick*.

Peu avant sa mort, ce gentil représentant d'un autre monde devait connaître une cruelle mésaventure. Par une erreur de diagnostic il fut enfermé dans un hôpital psychiatrique comme fou dangereux. Il souffrait simplement d'aérophagie.

Des poètes et non des moindres, ceux qui furent appelés les « poètes de la Résistance », ont donné leur voix aux vicissitudes d'alors. Je ne me voyais pas emboucher ce clairon. Pendant qu'Aragon, Eluard, Pierre Emmanuel et d'autres se faisaient l'écho d'un patriotisme de circonstance, les porte-voix d'une renaissance barrésienne, je vivais replié, refermé sur moi-même, m'efforçant de trouver un langage exprimant non ce refus, mais, dans une époque d'anéantissement, le point où subsisterait encore un espoir de continuité, ce point secret que nulle éventualité ne peut atteindre.

Plus tard, en 1964, Mandiargues expliquait notre attitude d'alors : *Peu nombreux*, écrit-il, *nous étions quelques-uns, en ces temps-là, qui avions soif d'inactualité. Comme des romantiques attardés (ou trop tôt venus) dans un monde à l'éclairage sinistre, nous tentions de faire la nuit en nous et autour de nous pour offrir à la pensée une zone d'ombre où elle pût divaguer librement, nous étions avares des moindres bribes laissées à la mémoire par les rêves, nous nous enfoncions dans la rêverie aussi loin et aussi longtemps que possible... Ces rêveries qui ont certainement nourri les œuvres initiales de Marcel Béalu avec autant de générosité que les miennes, reflétaient plus ou moins (malgré notre désir d'évasion) la couleur de l'époque. De là, je pense, un certain ton, à mi-chemin entre l'humour noir et la cruauté littéraire...*

Ecrire l'histoire de ce livre m'est facile. Je cherchais à sortir de la forme adoptée par la plupart des jeunes poètes d'alors et qui restait un chapelet d'images plus ou moins gratuites. Donner dans ce travers n'était pas s'y complaire. Par ses velléités de retour au vers régulier, le mince recueil de *Pouce !* le prouve, mais il ne me satisfaisait plus. Le ronron de la prosodie classique comme le vers libre me paraissait par trop arbitraire.

Je voulais échapper à la tricherie du *blanc* autour des mots, ce que certains appelleraient plus tard le *silence*, et qui me paraissait alors une habileté de plus pour mettre en valeur à peu de frais ce qui sort de la plume. Il est évident que si j'écris (prenons les premières lignes de *Mémoires de l'ombre*) :

Chaque chose
Etait une serrure
Qu'il suffisait d'ouvrir
S'égarer derrière
N'était pas
Sans danger

et que je passe à la page suivante, j'ai l'air d'avoir com-